Document généré le 12 oct. 2024 00:38

Ciné-Bulles

L'extrême expérience

Le Cheval de Turin de Béla Tarr, Hongrie–France–Suisse–Allemagne, 2011, 146 min

Jean-François Hamel

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67098ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2012). Compte rendu de [L'extrême expérience / *Le Cheval de Turin* de Béla Tarr, Hongrie–France–Suisse–Allemagne, 2011, 146 min]. *Ciné-Bulles*, *30*(3), 54–54.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Cheval de Turin
de Béla Tarr

L'extrême expérience
JEAN-FRANÇOIS HAMEL

En 1889, affirme la voix du narrateur, le philosophe Friedrich Nietzsche enlaça un cheval épuisé et souffrant, puis sombra dans la démence. Cet état ne le quitta plus jusqu'à sa mort, survenue en 1900. Ainsi débute **Le Cheval de Turin**, dernier film annoncé du cinéaste hongrois Béla Tarr. À partir de cet incipit dramatique au parfum de fin du monde, quelques jours dans la vie terne d'un père et de sa fille, dans une campagne désolée, seront évoqués. Ces deux personnages, isolés jusqu'à l'abandon, reproduisent la même routine du matin au soir : la fille habille le père, prépare le repas qui consiste en une simple pomme de terre, travaille dans la maison pendant que le vieil homme s'occupe de son côté, le déshabille une fois le soir venu, puis se couche. L'humanité représentée par cet étrange couple a atteint un point de non-retour où tout espoir de quelque renouveau semble impossible.

Le premier plan, filmé en un long plan-séquence, donne le ton à tout le film. Il crée une atmosphère effrayante où le vent fait virevolter la poussière et les feuilles mortes, tandis qu'un cheval, traînant la calèche du vieil homme, avance lentement dans une nature hostile. Chez Béla Tarr, cette apocalypse imminente est à mille lieues de l'explosion finale de **Melancholia** de Lars von Trier; ici, elle s'incarne dans la lente agonie que métaphorise le plan initial et que viendra affirmer chaque nouvelle séquence. La lenteur et la longueur de chacun de ces plans, qui ne sont en rien superficielles, participent à mettre en place un univers qui s'étire jusqu'à son achèvement : tout y est interminable, comme une marche en boucle qu'on ne pourrait plus freiner. D'une certaine façon, le cinéaste renverse, par l'inaction de ses personnages, la volonté de puissance de Nietzsche pour parvenir à illustrer comment la fatalité réprime l'homme.

Ultimement, c'est le cheval qui est doté d'une conscience devant l'absurdité de cette existence en pleine déchéance. Le premier, il refuse de se nourrir, pressentant le mal à venir avant ses maîtres. Le père et sa fille, après l'arrivée de Tziganes sur leurs terres, réaliseront que leur volonté de survie est vaine. Après que le puits du domaine se soit subitement asséché, la noirceur de cette déshumanisation devient totale. Elle culminera en une impossible conclusion : assis à table devant leur pomme de terre, les deux personnages, sans jamais manger, attendent que la mort les délivre de leur souffrance qui s'apparente désormais à une malédiction. Ce qui est fascinant chez Béla Tarr, c'est que cette absurdité n'est ni comique, ni grotesque : elle est plutôt mélancolique, exaltée par une musique minimaliste allant droit au cœur. Ses images en noir et blanc traduisent à leur tour la beauté tragique de ces vies dévastées par l'absence de sens de leurs existences.

Difficile d'imaginer une suite au **Cheval de Turin** tellement le cinéaste y pousse à l'extrême l'expérience cinématographique. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait conçu ce film comme son ultime effort : si on le compare à ses films précédents, celui-ci incarne l'aboutissement d'une démarche unique entamée par Tarr en 1977 avec **Nid familial**. Ainsi, avec son dernier opus, il boucle la boucle, menant ses personnages et leur environnement vers un dépouillement entier et total, jusqu'à ce qu'un écran noir les absorbe en éteignant, une fois pour toutes, la mince lumière de vie qui les anime encore.

Certes, cette œuvre-testament du cinéaste est exigeante et rebutera certains spectateurs, mais la pertinence et la cohérence de sa vision du monde ne peuvent être niées. Et surtout, cette vision laisse à chacun le sentiment d'avoir été transformé par ce qu'il vient de voir, une trace que le passage du temps ne parviendra pas à effacer.

Hongrie–France–Suisse–Allemagne / 2011 / 146 min

Réal. Béla Tarr **Scén.** Béla Tarr et Laszlo Krasznahorkai **Image** Fred Kelemen **Son** Istvan Pergel **Mus.** Mihaly Vig **Mont.** Agnes Hranitzky **Prod.** Gabor Téni **Int.** Janos Derzsi, Erika Bok, Mihaly Kormos **Dist.** FunFilm